

Communication  
de Monsieur Michel LOUYOT



Séance du 6 avril 2007



Adolphe de Custine et le Mythe russe

Si le mythe se définit comme le récit fabuleux narrant les exploits d'un ou de plusieurs héros, voire d'un peuple et d'un pays tout entier, il existe bel et bien un mythe russe. Aux origines de l'histoire de la Russie, des auteurs anonymes exaltent les hauts faits des preux, les bogatyrs et l'on retrouve tout au long des siècles des chantres qui magnifient tantôt la puissance du Tsar de toutes les Russies, tantôt l'esprit de sacrifice de l'humble moujik. Entretenu par la Sainte Russie, le mythe est repris par la jeune Union Soviétique. «Peu importe, écrit Essenine, le 9 juillet 1922, que nous les Russes soyons misérables, que règnent chez nous le froid, la famine et le cannibalisme, peu importe tout cela, nous, nous avons une âme...».

Rousskaïa doucha, l'âme russe, est un élément constitutif et essentiel du mythe. La terre en est un autre. «A mon retour en Russie, écrit le même Essenine, je pleurais en passant la frontière, j'embrassais la terre, comme une vieille baba de Riazan !». La Russie est à la fois fragile, «Ma Russie, ma Russie en bois», merveilleuse, «J'ai abandonné ma Russie bleue» et inaltérable, «La Russie sera toujours la même, dansant et pleurant autour des palissades». J'ai cité Essenine parce que lui-même dans la Confession d'un voyou, en 1919, se déclare «le seul héraut», «le seul chantre» de la Russie. A vrai dire, il est loin d'être le seul. J'aimerais entre autres rappeler le destin tragique de Marina Tsvetaïeva qui après avoir pris parti pour l'Armée blanche, dans son livre «Le camp des cygnes», a vécu en émigration à Prague puis à Paris avant de décider de revenir en Union Soviétique où elle met fin à ses jours quelques mois après

le début de la guerre, en août 1941. Ne fut-elle pas elle aussi la proie du mythe au point d'en devenir la victime ?

Avant d'en venir à un avatar plus ancien du mythe, celui qu'a décortiqué Custine dans ses *Lettres*, je crois indispensable de préciser que le point de vue que j'énoncerai sur Astolphe de Custine, observateur avisé de la Russie en 1839, est nécessairement personnel et relatif. Issu d'une longue fréquentation de ce pays, mon regard n'est pas innocent, il est empreint de souvenirs, chargé d'expérience, j'en assume la subjectivité.

Écrites en 1839, les *Lettres de Russie* n'ont cessé depuis leur parution de susciter l'approbation, voire l'enthousiasme, mais aussi la critique la plus acerbe. D'emblée, contre ceux de ses détracteurs qui prétendent que Custine noircit le tableau, je tiens à souligner, texte à l'appui, que le voyageur est loin d'être insensible aux charmes de la Russie et de son peuple.

«Tout est nouveau ici pour un étranger. Les personnes y ont un certain charme qu'on sent et qui ne s'exprime pas... c'est la langueur orientale jointe à la rêverie romantique... ce peuple est intéressant ; je reconnais chez les individus des dernières classes une sorte d'esprit...de souplesse, de prestesse, de finesse, de mélancolie, de grâce dans leur physionomie... ». Astolphe est touché par les mélodies nationales dont il écrit qu'«au bout de quelques couplets on se sent pénétré d'un attendrissement irrésistible». «Ayant beaucoup admiré, ajoute-t-il, j'ai dû mêler beaucoup de louanges à mes descriptions... personne n'a été plus frappé que moi de la grandeur de leur nation et de son importance politique...». Comme beaucoup d'autres voyageurs, avant et après lui, Custine est fasciné par l'espace russe. «Des steppes ! Ce nom oriental me fait pressentir à lui seul une nature inconnue et merveilleuse... peut-être n'aurais-je jamais entrepris ce voyage s'il n'y avait pas de steppes en Russie !». Dès son arrivée à Pétersbourg, l'écrivain est sous le choc de cet ensemble architectural unique, «c'est le résultat d'une force de volonté immense...il y a là de la grandeur d'âme... Dieu est là !...c'est la première fois que l'orgueil me paraît touchant... La Néva, ses quais, ses ponts sont la vraie gloire de Pétersbourg... cette ville avec ses quais de granit est une merveille...». Custine est tout aussi épris de la musique de cour que des chants populaires «La musique de la chapelle impériale vaut seule le voyage de Pétersbourg ; les piano, les forte, les nuances les plus fines de l'expression sont observées avec un profond sentiment et avec un art merveilleux... le peuple russe est musical ... j'écoutais sans oser respirer». Custine a des pages dignes de l'illustre amant de sa mère que fut François-René de Chateaubriand, pour célébrer «la magie des vaporeuses nuits du Nord» mais plus encore que la fantasmagorie petersbourgeoise, c'est Moscou et le Kremlin qui l'enchantent : «On reste muet d'étonnement en voyant briller au soleil

cette multitude de toits guillochés, écaillés, émaillés, pailletés, zébrés, rayés par bandes et peints de couleurs diverses, mais toujours très vives et très brillantes... lorsqu'on approche pour la première fois de la ville vers l'heure du soleil couchant et que le ciel est orageux, on croit voir un arc-en-ciel de feu planant sur les églises de Moscou... c'est l'auréole de la ville sainte». Au mois d'août 1839, Custine n'en finit pas de tourner autour du Kremlin dont il pressent qu'il est le cœur de la Russie. Il se plaît «à comparer le Kremlin du grand jour avec le fantastique Kremlin de la nuit», pour lui, Moscou est «une ville magique... la racine de l'arbre (russe) est là...c'est là qu'il doit porter ses fruits».

Cependant, si attiré qu'il soit par la magie russe, Custine ne se laisse pas envoûter et dans ce tour qu'il effectue en Russie, de Petersbourg à Moscou et au Kremlin, il perçoit d'emblée ce qui se dissimule sous l'auréole. «Persuadez-vous bien que le Kremlin de Moscou n'est nullement ce qu'on dit qu'il est. Ce n'est pas un palais, ce n'est pas un sanctuaire national où se conservent les trésors historiques de l'Empire... ce n'est pas... l'asile révééré où dorment les saints protecteurs de la patrie... c'est moins et c'est plus que tout cela... c'est tout simplement la citadelle des spectres...».

Le mot est lâché. Et c'est ce que retiendront les admirateurs et les détracteurs de Custine. Alors même qu'il est reçu par le Tsar Nicolas 1<sup>er</sup> et qu'il vit à l'ombre de la cour, Custine, faisant preuve d'un sens aigu de l'observation, se livre à une analyse spectrale de la Russie, opposant constamment ce qu'il voit au discours officiel. «Le Kremlin de Moscou n'est nullement ce qu'on dit qu'il est». La remarque vaut pour tout le pays. C'est ainsi que les Lettres de Russie ont pu être considérées comme un démontage du mythe qui se construit et se reconstruit au cours des siècles. «Personne, dans ce pays, écrit Custine ne songe à favoriser les curieux ; on aime à les tromper par des documents faux...». Il s'agit pour Custine de décomposer le mécanisme de la falsification de l'Histoire.

Cette machination est d'abord l'œuvre du pouvoir tyrannique qui n'a cessé de régner en Russie. «La tyrannie, c'est la maladie imaginaire des peuples ; le tyran déguisé en médecin leur a persuadé que la santé n'est pas l'état naturel de l'homme civilisé, et que plus le danger est grand, plus le remède doit être violent ; c'est ainsi qu'il entretient le mal sous prétexte de le guérir». La tyrannie russe ne s'affiche pas au grand jour, elle se déguise, elle prend le masque de la vertu, c'est pour faire le bonheur de son peuple que le despote se sent tenu de recourir à l'oppression. Et surtout, le tyran a besoin de l'adhésion du peuple à son projet de domination totale. Ivan IV, dit le Terrible, incarne aux yeux de Custine, le mythe du despotisme. Et c'est depuis ce «règne monstrueux» écrit Custine que «l'obéissance politique est devenue pour les Russes un culte, une religion. Ce n'est que chez ce peuple, du moins je crois, qu'on a vu les martyrs

en adoration devant les bourreaux !». Il s'agit déjà, comme l'écrira plus tard Alain Besançon à propos du système soviétique, d'une surréalité qui s'impose à l'ensemble de la société à commencer par le Tsar. «Le plus grand des maux que souffre la Russie, ajoute Custine, l'absence de liberté, se peint jusque sur la face de son souverain : il a plusieurs masques, il n'a pas un visage». Monde sans visage, monde inhumain qui engendre la réification. «Le principe du despotisme fonctionne toujours avec une rigueur mathématique, et le résultat de cette extrême conséquence est une extrême oppression».

Ce système mécanique est relayé par tous les rouages par toutes les couches de la société et d'abord par l'aristocratie dont Custine flétrit la lâcheté et dénonce l'abdication. «Que fait la noblesse russe ? Elle adore l'Empereur et se rend complice des abus du pouvoir souverain pour continuer elle-même à opprimer le peuple... Etait-ce là le rôle que lui réservait la Providence dans l'économie de ce vaste Empire ? Elle en occupe les postes d'honneur. Qu'a-t-elle fait pour les mériter ?» Si encore la noblesse s'en tenait à cette conduite passive mais poursuit Custine... «c'est une permanente conjuration de sourires conspirant contre la vérité en faveur du contentement d'esprit de celui qui est censé vouloir et agir pour le bien de tous ...». Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, qu'à tous les niveaux de la société règne l'hypocrisie. «Ici, écrit Custine, l'homme paraît doux parce qu'il est impassible». La nature se liguerait-elle avec le pouvoir contre la vérité ? L'écrivain semble le suggérer quand il dit joliment que «la neige est un masque». Le maître d'auberge de Lübeck avec lequel Custine s'entretient le matin du 4 juillet 1839 n'a donc pas tort de le prévenir de ce qui l'attend en lui disant : «Monsieur, ils ont deux physionomies». Et Custine ne lui donne pas tort quand il déclare à l'arrivée que «Pierre le Grand et ses successeurs ont pris leur capitale pour un théâtre». «La Russie, je cite, est le royaume de la parade... des rodomontades... des exagérations». On y pousse plus loin qu'ailleurs l'art de jeter la poudre aux yeux, ce que l'on dénommera plus tard la propagande. «Tant de gloriole n'est que de la peur, me dis-je» souligne Custine habile à déceler les ressorts profonds de cette mise en scène permanente.

La manipulation de la peur est traditionnelle en Russie depuis Ivan le Terrible. Et c'est à cette tâche que se consacre une innombrable armée de bureaucrates. «La vue de ces automates volontaires me fait peur, relate Custine. Il y a quelque chose de surnaturel dans un individu réduit à l'état de pure machine...» L'appareil bureaucratique étend ses tentacules partout. «La Russie est le pays des formalités inutiles». «Dans l'administration russe les minuties n'excluent pas le désordre» observe justement le voyageur. J'écrirai plus tard, à ce sujet, veuillez me le pardonner, que ce pays ressemble à «un bordel dans un carcan» Si ce désordre relatif peut constituer une soupape, il permet au système de perdurer, ce que déplore l'écrivain tout au long de ses Lettres. «La discipline

militaire domine la Russie» martèle-t-il. Et cette discipline impose ses rigueurs dans toutes les sphères de la vie. «Qu'on accorde pendant vingt-quatre heures la liberté de la presse à la Russie, ce que vous apprendrez vous fera reculer d'horreur. Le silence est indispensable à l'oppression». Lucide, Custine prévoit que cette censure s'exercera contre lui et son livre «Passé quelques pages, ils ne me liront pas ; ils mettront le livre à l'index et défendront d'en parler». Ce contrôle des écrits vise aussi la correspondance. «Si je ne vous ai pas raconté cette conversation (avec l'Empereur) dans ma dernière lettre, c'est parce que les papiers qui contiendraient de pareils détails ne peuvent se confier à la poste russe ni même à aucun voyageur». Tous ces efforts concourent à la préservation du mythe. Et la menace la plus pernicieuse, du point de vue du despotisme, c'est celle qui vient de l'extérieur. «Plus je vois la Russie, note justement Custine, plus j'approuve l'Empereur lorsqu'il défend aux Russes de voyager et rend l'accès de son pays difficile aux étrangers. Le régime politique de la Russie ne résisterait pas vingt ans à la libre communication avec l'Occident de l'Europe». C'est pour les mêmes raisons, et selon la même logique, qu'il convient de surveiller les étrangers et ce dès leur arrivée dans le pays. «Tout étranger, remarque l'écrivain-voyageur, est traité en coupable à son arrivée sur la frontière russe... on copiait les noms inscrits sur les passe-ports ; chaque date, chaque visa étaient examinés avec un soin minutieux ...le passager (est) martyrisé par cette torture morale... les mêmes questions ...sont adressées à chacun... :

- Que venez-vous faire en Russie ?
- Voir le pays
- Ce n'est pas là un motif de voyage !
- Je n'en ai pas d'autre.
- Qui comptez-vous voir à Petersbourg ?
- Toutes les personnes qui me permettront de faire connaissance avec elle.
- Combien de temps comptez-vous rester en Russie ?
- Je ne sais.
- Dites à peu près !
- Quelques mois.
- Avez-vous une mission diplomatique publique ?
- Non.
- Secrète ?
- Non.
- Quelque but scientifique ?
- Non...

Et l'interrogatoire de se poursuivre des milliers, des millions de fois après Custine. Conscient du danger que représente la venue de l'étranger, le pouvoir veille sur lui par l'intermédiaire de guides patentés. «On ne peut rien voir seul ici : une personne du pays est toujours avec vous pour vous faire les honneurs des établissements publics... officiellement il s'appelle mon protecteur, mon guide... mais je vois en lui un espion déguisé et je pense qu'à chaque instant il pourrait recevoir l'ordre de se déclarer sbire ou geôlier». Il faut «une humeur indépendante» quand on vit dans un tel climat pour garder la tête froide et voir les réalités telles qu'elles sont. «C'est un travail continu» auquel doit se livrer l'observateur «un travail opiniâtre et qui consiste à discerner péniblement à tout propos deux nations luttant dans une multitude. Ces deux nations, c'est la Russie telle qu'elle est, et la Russie telle qu'on voudrait la montrer à l'Europe». Crainte de la vérité, règne du mensonge, culte maniaque du secret sont autant d'éléments inhérents à cette duplicité foncière du système. «La dissimulation s'étend ici plus loin qu'on ne le pense... rien ne se dit ici et pourtant tout se sait... aujourd'hui on avoue deux cents personnes noyées, d'autres disent quinze cents, deux mille : nul ne saura la vérité... et les journaux ne parleront pas du malheur... ce serait accuser l'Empereur». Et Custine d'ajouter : «Quand je pense à ces faits et à une foule d'autres cruautés plus ou moins secrètes qui ont lieu journellement dans le fond de cet immense Empire, où les distances favorisent également la révolte et l'oppression, je prends le pays, le gouvernement et toute la population en haine ; un malaise indéfinissable me saisit, je ne songe plus qu'à fuir».

Si immense que soit ce pays gouverné de cette manière despotique, paradoxalement on peut s'y sentir à l'étroit, tant l'atmosphère y est étouffante. Méritent-ils encore le nom d'êtres humains ces soixante millions d'individus traités en esclaves ? Selon Custine, ces malheureux qui peuvent être vendus, achetés comme de vulgaires marchandises sont réduits à l'état «d'hommes plantes». Pareils à l'herbe, ils peuvent être piétinés, fauchés sans que quiconque ne s'en émeuve. Pourtant le tableau que trace Custine de cette immense foule d'esclaves ne manque pas de grandeur. «C'était l'ombre d'un peuple à genoux devant des dieux invisibles».

Peuple à genoux, peuple terrorisé par une police toute puissante dont la présence est à la fois invisible et manifeste. «... tant de précautions, qui passent ici pour indispensables, mais dont on se dispense parfaitement ailleurs, m'avertissaient que j'étais prêt d'entrer dans l'empire de la peur ; et la peur se gagne comme la tristesse : donc j'avais peur et j'étais triste... par politesse ... pour me mettre au diapason de tout le monde...». Il faut avoir vécu sous une dictature ou à l'intérieur d'un état totalitaire pour comprendre ce que Custine exprime avec tant de pertinence. La peur est diffuse et contagieuse, elle se

communiqué sans motif réel. Mais au cas où certains individus rebelles ne céderaient pas à la panique, les signes visibles de la tyrannie sont présents partout pour leur rappeler ce qui les attend. «Il y a des cachots sous l'eau, il y en a sur les toits... les victimes de cette odieuse politique ne sont plus des hommes : ces infortunés, déchus du droit commun, croupissants, étrangers au monde, oubliés de tous... ils ont oublié même leur nom que les gardiens s'amuse à leur demander, par une dérision brutale et toujours impunie ; car il règne au fond de ces abîmes d'iniquité un tel désordre, les ténèbres y sont si épaisses, que les traces de toute justice s'y effacent». Custine consacre une page entière aux fantômes noirs qui hantent les rues de Petersbourg et des autres villes russes et dans lesquels il voit un symbole de ce pouvoir mythique et funeste. «Tout à coup une voiture noire vient au devant de nous... elle est longue, carrée, assez basse et fermée de quatre côtés... quatre petites ouvertures grillées par des barreaux de fer donnent de l'air et du jour à ce tombeau roulant... cette voiture sert à transporter les prisonniers au lieu de leur destination. C'est la voiture cellulaire des Russes...». La destination n'est malheureusement que trop connue. «L'Empereur ordonne le plus souvent la déportation du village entier en Sibérie ; voilà ce qu'on appelle à Petersbourg : peupler l'Asie». A plusieurs reprises dans ses Lettres, Custine avoue sa crainte d'être arrêté et envoyé lui-même dans ce qu'il appelle «ce cimetière des vivants, monde des douleurs fabuleuses, terre peuplée de criminels infâmes et de héros sublimes...».

«La qualité d'étranger, ajoute-t-il, n'est pas une garantie suffisante». L'écrivain allemand Kotzebue n'a-t-il pas été envoyé par erreur en Sibérie d'où il a été ramené après plusieurs interventions ? Mais au lieu de la disparition lente dans les lointains glacés de l'Est, si besoin est, le pouvoir n'hésite pas à recourir au meurtre politique. «Le gouvernement russe, écrit Custine non sans un humour froid, est une monarchie absolue tempérée par l'assassinat». Et il ajoute que dans ce pays «le meurtre calculé s'exécute en cadence». Le pouvoir ne se contente pas de supprimer physiquement celui qui ose lui résister, il importe, avant de l'éliminer, de l'humilier et de le discréditer. «Les victimes, observe Custine, deviennent les plus zélés complices de leurs bourreaux. Voilà ce qu'on apprend en Russie... Ce n'est que chez ce peuple, du moins je le crois, qu'on a vu les martyrs en adoration devant les bourreaux... Les Russes ont raffiné la peur, ils lui prêtent le masque de l'amour...». A ce «fétichisme monarchique» Custine oppose «le culte de la vérité» mais ce culte, cette exigence sont-ils assez puissants pour détruire ce qu'il nomme «l'idole politique ?» Rien n'est moins sûr car ce n'est pas seulement le Tsar mais le peuple tout entier, dût-il en souffrir, qui est au service du mythe. Custine n'est pas tendre avec l'Eglise russe à laquelle il reproche son «abdication» et sa collusion avec le pouvoir temporel. C'est cette Eglise pervertie, selon Custine, qui inspire le messianisme russe.

«En Russie, on sacrifie tout pour l'avenir... ce peuple a foi en ses destinées... tout est obscur dans l'avenir du monde, mais ce qui est certain, c'est qu'il verra d'étranges scènes qui seront jouées devant les nations par cette nation prédestinée». En reconnaissant cette prédestination, Custine n'adhère-t-il pas au mythe qu'il entend pourfendre ? L'écrivain-voyageur observe la montée en puissance de la Russie qui, écrit-il, «marche au devant de ses destinées... certes, si l'on mesure la grandeur du but à l'étendue des sacrifices, on doit présager à cette nation l'empire du monde...».

Mais avant de conquérir le monde, la Russie, selon Custine, «voit dans l'Europe une proie qui lui sera livrée tôt ou tard par nos dissensions : elle foment chez nous l'anarchie dans l'espoir d'(en) profiter...». Et ces visées lointaines ne sont pas seulement le fait des diplomates dont Custine écrit qu'ils sont «meilleurs que chez les peuples les plus avancés en civilisation» mais elles émanent des profondeurs du pays. «Une ambition désordonnée, immense, une de ces ambitions qui ne peuvent germer que dans l'âme des opprimés, et se nourrir que du malheur d'une nation entière, fermente au cœur du peuple russe». Tout en observant cette irrésistible ascension, Custine, non sans finesse, note l'usure et les menaces d'effondrement. «Le granit caché sous l'eau s'émiette... personne ne croit à la durée de cette merveilleuse capitale...». Le pays, selon l'illustre voyageur, est travaillé par des forces pernicieuses. «Je crois voir l'ombre de la mort planer sur cette partie du globe». Cette intuition prophétique ressurgit dans plusieurs passages du livre «ou le monde civilisé passera de nouveau avant cinquante ans sous le joug des Barbares, ou la Russie subira une révolution plus terrible que ne le fut la révolution dont l'Occident de l'Europe ressent encore les effets... La Russie est une chaudière d'eau bouillante bien fermée, mais placée sur un feu qui devient toujours plus ardent : je crains l'explosion...».

«Le voyage est un drame» dira Custine de son périple russe. L'affirmation peut s'entendre de plusieurs façons. Situation tragique du peuple russe, comme on l'a vu tout au long de cette promenade à l'intérieur du livre ? Rôle difficile et risqué du voyageur qui tente de déceler la vérité cachée sous le manteau du mythe ? A moins que Custine ne présente le sort qui sera réservé au livre lui-même, exalté par les uns, encensé par les autres ? «Le livre le plus intelligent écrit sur la Russie par un étranger» s'écrie Alexandre Herzen en 1843 tandis que Dostoïevski exècre cette sombre satire de son pays.

En France et en Occident, les Lettres de Russie seront considérées pendant cinquante ans comme l'ouvrage de référence jusqu'au «voyage d'Anatole Leroy-Beaulieu» écrit Pierre Nora et la découverte du roman russe à quoi succède l'idylle de l'Entente cordiale. «C'est la guerre froide qui a ressuscité Custine», dit encore Pierre Nora. «En Occident tout au moins, car en Russie



même accueilli sur le moment avec fureur, interdit jusqu'à la Révolution de 1917 et bientôt après, il n'a jamais cessé de circuler sous le manteau et d'être réimprimé clandestinement».

Sans doute Custine ne prévoyait-il pas la destinée de son ouvrage et fut-il surpris de son succès immédiat ! Et cet étonnement se comprend très bien car, malgré l'aisance financière dans laquelle il vivait, c'est avec beaucoup de difficultés qu'il avait publié ses précédents livres. Surtout, rien ou presque ne préparait Custine à faire le procès de l'autocratie russe.

Lorsqu'il entreprend son voyage en Russie, Custine approche de la cinquantaine. Né le 18 mars 1790 au château de Niderviller, Astolphe de Custine commence sa vie sous la terreur. «Jamais n'oublierai-je, écrit-il, l'impression de terreur que m'a causée mon début parmi les hommes...». Et il y a de quoi ! En août 1793, son grand-père Adam-Philippe de Custine qui avait combattu avec La Fayette en Amérique, s'y était distingué, en avait rapporté le culte de la Liberté au point qu'il s'était mis au service de la Révolution est guillotiné, pour avoir déploré la mort du Roi alors même qu'à la tête de l'Armée du Rhin il s'était emparé de Mayence et de Francfort. Quelques mois plus tard, le 3 janvier 1794, c'est le propre père d'Astolphe, Armand de Custine qui, devenu suspect, est guillotiné après un procès bâclé. Il meurt avec beaucoup de dignité sans que son épouse âgée de vingt-trois ans qui le soutient jusqu'au bout, supportant les insultes des gardiens, ne puisse le sauver. Dès le mois suivant, c'est Delphine, la mère qui est incarcérée à Sainte-Pélagie puis aux Carmes tandis qu'Astolphe pendant tout ce temps restera aux mains de sa nourrice Nanette Malriat. Belle, conquérante, énergique, Delphine de Custine parvient à sortir de prison grâce à l'aide du général de Beauharnais qui sera exécuté peu de temps après. Cependant après que les paysans de Guermange se sont accaparés des terres dont la famille Custine établie depuis longtemps en Haute Lorraine est propriétaire, Delphine n'hésite pas. Munie de faux papiers, elle quitte la France pour la Suisse. En 1795, le gouvernement de Thermidor rétablit la paix civile et Delphine décide de rentrer au pays. Elle ne récupérera les biens confisqués à Paris qu'après vingt ans de procès mais Niderviller lui est rendu et elle s'y installe. Jusqu'en 1802, Astolphe et sa mère passeront l'été à Niderviller et l'hiver à Paris où Delphine fréquente le beau monde de la capitale. C'est là qu'elle rencontre M<sup>me</sup> de Staël qui écrit un roman intitulé *Delphine*, inspiré par la séduisante marquise. C'est à cette époque aussi que Delphine fait la connaissance de Joseph Fouché, le Ministre de la Police, qui s'adapte à la nouvelle donne politique «voulant toujours rester sur le terrain».

Delphine l'appelle Chéché. C'est alors qu'elle décide de se rapprocher de Paris. Le 15 avril 1802, le château et la faïencerie de Niderviller sont vendus

ainsi que l'hôtel de Sarrebourg. C'est la même année que débute la liaison de Delphine avec Chateaubriand et qu'elle acquiert une propriété à Fervaques en Normandie. Astolphe est alors âgé de douze ans et le rôle que jouera Chateaubriand dans son éducation est décisif. «C'est ma plus ancienne connaissance, écrit-il en 1818 au marquis de la Grange. Il est, de tous les hommes de mon pays celui que j'aime le plus à voir et qui, dans ma première jeunesse, a eu le plus d'influence sur moi... je me rappellerai toute ma vie l'impression profonde que son imagination mélancolique faisait sur ma jeune tête. Il a écrit à Fervaques (en juin 1806) le chant de Velléda dans ses *Martyrs*, il nous en disait tous les soirs quelques passages et sa simplicité était telle qu'il travaillait pendant des heures à changer ce que blâmait un enfant comme j'étais alors. Son souvenir se confond avec les premières lueurs de ma pensée». A l'instar de Chateaubriand qui s'éloigne de Bonaparte après l'exécution du duc d'Enghien, Delphine, «mal ralliée» comme l'écrit le marquis de Luppé, biographe avisé de Custine, reprend ses distances avec le nouveau pouvoir et décide, après la disgrâce de Fouché, de choisir à nouveau l'émigration. Elle trouve le moyen de faire passer Astolphe en Suisse afin de lui épargner la conscription et se réfugie elle-même en Italie où très vite, selon l'expression de son fils, elle se forme «une société charmante». «Son admirable force de caractère, écrit Custine, s'est déployée pendant la Révolution de manière à étonner même les hommes de ce temps-là. Il lui en est resté sur moi toute l'autorité des longs malheurs... La douceur avec lequel elle exerce son pouvoir le rend irrésistible... Elle aime les grandes choses, le mouvement, l'influence, l'action, c'est une femme de Corneille et non de Racine...». C'est sans doute de cette mère admirable qui n'hésite pas à faire ses malles que Custine tient ce goût pour les voyages qui ne l'abandonnera jamais. Toutefois au contraire de sa mère qui préfère l'Italie, Astolphe est plus attiré par l'Allemagne. «Lorrain, écrit le marquis de Luppé, élève d'un précepteur alsacien, bilingue, il porte en lui par surcroît le romantisme latent, diffus, de la génération qu'a bercée Chateaubriand...» qu'il ne cessera de considérer comme son maître. «Je me désenchante aussi vite que je m'enthousiasme, écrit-il. Est-ce ma faute à moi si je suis né dans un siècle où René est le chef-d'œuvre littéraire ?». Cette inquiétude du cœur, cette instabilité des sentiments qui s'explique par les bouleversements de l'époque et la tragédie familiale portent naturellement Astolphe à chérir les voyages. «Je ne suis vraiment moi-même, écrit-il au fidèle La Grange, dans une lettre de mai 1822, que dans l'indépendance du voyageur. Tout le reste est un état de contrainte...». Aussi n'est-il pas étonnant que le premier livre de Custine s'intitule «Mémoires et voyages».

Si Delphine, la mère aimée a l'âme voyageuse, c'est surtout parce que les circonstances l'y ont amenée. Durant son exil, elle n'a jamais abandonné l'idée

du retour et dès que Napoléon est contraint d'abandonner le pouvoir en 1814, elle mise sur «Monsieur» le frère du Roi. Astolphe est aussitôt admis dans sa suite à Vesoul où se regroupe la petite cour du comte d'Artois avant de se transporter à Nancy. Luppé nous apprend que durant ce séjour dans l'ancienne capitale lorraine, on se dispute dans l'entourage du Roi divisé entre «cruches» et «anticruches», ultras et libéraux. Tout en se sentant libéral, le jeune Custine promu major de la Maison Rouge, la Maison du Roi, se tient à l'écart de ces débats. A vrai dire, il ne se soucie guère de sa carrière. C'est Delphine qui se démène, reste attachée à Monsieur pendant les Cent jours et manœuvre pour placer son fils auprès de Talleyrand qui officie à Vienne à l'automne 1815. «Je ne sais pas à quoi nous pourrons l'employer, répond Talleyrand à Delphine, mais amenez-le moi ; après tout, il nous sera toujours utile, il ira dans le monde et nous communiquera ses observations». Tout cet automne – là, Astolphe dîne chaque soir chez le Diable boiteux qu'il admire et dont il écrit «Sa conversation est de l'extrait d'esprit».

Nul doute qu'au contact de ce maître en diplomatie, Astolphe affûtera son sens de l'observation. Cela ne signifie pas pour autant qu'il soit destiné aux Affaires étrangères. La baronne du Montet dont il fréquentera longtemps la maison note à cette période que Custine est «sombre, morose, haïssant le monde et passant pour un excentrique». C'est à un ailleurs qu'aspire l'excentrique. Et c'est en Allemagne, pour un temps au moins, qu'il trouvera un monde conforme à ses aspirations. Le 17 décembre 1814, quelque temps après avoir été présenté à Goethe, Astolphe écrit à sa mère. «Ces dénominations de romantiques et de classiques que les Allemands ont créées depuis plusieurs années servent à désigner deux partis qui bientôt diviseront le genre humain...». La même année, il fait part à sa mère de son enthousiasme pour ce pays où «La grande révolution morale et artistique était déjà un fait». Ces Allemands dont il dit en 1818 qu'ils «distinguent les écrivains objectifs et les subjectifs qui écrivent avec passion et se personnifient dans leurs livres» exerceront une influence durable sur l'homme autant que sur l'écrivain. «J'aime le vertige, écrit-il à l'ami La Grange le 12 juillet 1816, que nous donne la vue d'un abîme sans fond, et le trouble involontaire d'un cœur qui regarde en lui-même n'est pas non plus sans charme pour moi». Les romantiques allemands aideront-ils Astolphe, durant toute cette décennie à plonger dans cet abîme sans fond ? Comme d'habitude, Delphine ne reste pas inerte, elle perçoit le trouble qui tourmente son fils, sans en deviner la cause, elle veut à tout prix le marier. Mais, écrit Custine, le 11 novembre 1818, «Il y a dans mon être quelque chose d'énervé, de détruit, d'incomplet, qui en paralyse tous les mouvements. L'amour est une récompense et je n'en fus jamais trouvé digne». Le secret pèse lourd sur le cœur d'Astolphe, un secret qu'il ne parvient pas à révéler. «Je suis malheureux, écrit-il le 29 octobre 1820

à La Grange, d'un mal impossible à confier même à vous». Il a déjà rencontré Edouard de Sainte-Barbe, dont Hyppolite Auger dit qu'il était «un bon et beau jeune homme». Mais il hésite à informer le monde de cette rencontre. Il lui arrive même, à plusieurs reprises, de fuguer dans les bois «sans laquais ni valise». Cette période de turbulences culmine en 1824, lorsqu'éclate le scandale. Cette fois, Sainte Barbe n'y est pour rien. Custine après avoir pris rendez-vous à Saint-Denis avec un jeune soldat de la garde est battu, dépouillé, volé par les camarades du soldat. C'est lui-même qui écrira que «le crime est découvert, le marquis de Custine n'a plus d'honneur». Paradoxalement, ce scandale va libérer Custine. Il n'a plus rien à cacher de son homosexualité même s'il continuera à en souffrir. Et c'est à partir de cet événement crucial qu'il va se lancer à corps perdu dans l'écriture et les voyages. S'il fit de Sainte-Barbe son ami intime et son héritier, Custine s'éprit en 1831 d'Ignace Gurowski, un jeune Polonais et dans une lettre de la même année il parle de «notre trio». Cette année 1831 est celle aussi qui voit la Russie annexer la Pologne. C'est à cette époque que Custine fréquente et reçoit d'autres illustres Polonais, notamment Chopin qu'il appelle «mon cher Chopinet» et dont il écrit qu'il est la seule personne à qui il donne l'autorisation de venir chez lui «quand il veut et sans l'en prévenir». Custine fut aussi l'un des premiers Français à faire la connaissance de Madame Hanska que Balzac lui a présentée à Vienne. Et le but du voyage en Russie, comme certains le soutiennent, était-il simplement d'obtenir pour Ignace Gurowski le droit de rentrer en Pologne ? Ce qui est sûr, à la veille du départ de Custine pour la Russie, c'est que huit ans après la terrible répression de l'insurrection de Varsovie, l'animosité contre la Russie s'était atténuée à Paris. Et le Tsar Nicolas pouvait à juste titre espérer utiliser Custine dans sa contre-propagande et ce d'autant qu'avant son voyage, Custine libéral mais légitimiste ne nourrissait aucune sympathie pour la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe. Or, c'est tout le contraire qui va se passer. Confronté au mythe russe, révolté par «cet incessant besoin où est le maître de refaire les faits» Astolphe, le tourmenté va crier la vérité.

Custine est-il conscient d'être le premier à procéder avec une telle vigueur à cette entreprise de démythification ? Il est permis de le penser lorsqu'on lit sous sa plume dans sa lettre du 22 octobre 1839 écrite à Ems à son retour de Russie que «la plupart des voyageurs qui nous ont décrit (ce pays) n'ont voulu y découvrir que ce qu'ils allaient y chercher». Ce n'est pas son cas et il ne manque pas de le souligner. «J'allais en Russie pour chercher des arguments contre le gouvernement représentatif. J'en reviens partisan des constitutions». Il est sûr que Custine ne fut pas l'un de ces écrivains «traîtreusement complaisants» qui ont trompé leurs lecteurs. Mais qu'en est-il de ses illustres devanciers ?

«Le mirage russe au XVIII<sup>ème</sup> siècle» C'est le titre d'un ouvrage collectif publié en 2001 au Centre international d'études du XVIII<sup>ème</sup> siècle sous la direction de Sergueï Karp et Larry Wolff. «Chaque pays engendre ses mythes» note le commentateur anonyme de cet ouvrage «parmi les nombreux mythes russes, celui de la transformation rapide et miraculeuse de la périphérie arriérée de l'Europe en pays dynamique, symbole du progrès et exemple à suivre, grâce aux efforts de dirigeants éclairés, est très connu au XX<sup>ème</sup> siècle. Cependant ajoute le commentateur, il est vieux de trois cents ans et remonte à l'époque de Pierre le Grand. C'est en effet au début du règne de ce prince que la «Grande ambassade» moscovite de 1697 -1698 fut investie de fonctions publicitaires pour diffuser une nouvelle image de la Russie, image positive d'un pays qui entamait un passage rapide et décisif d'un passé sombre à un avenir radieux. Au siècle des Lumières les philosophes français ont beaucoup favorisé l'expansion de ce mythe».

A y regarder de près les choses sont peut-être moins tranchées. Tout d'abord, Vladimir Berelowitch l'un des auteurs de cet ouvrage note dans un article intitulé «Europe ou Asie ?» que nombreux sont les voyageurs, inconnus ou célèbres, tels Francesco Algarotti, William Richardson, Bernardin de Saint-Pierre ou Casanova, à s'être rendus en Russie au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Et Berelowitch indique à leur propos que «l'euphorie de la Russie fut sujette à caution même sous les plumes les plus optimistes... La ville de Saint-Petersbourg pouvait apparaître comme un phare ou un avant-poste de la civilisation qui s'opposait au reste de la Russie encore barbare».

S'agissant de Voltaire, Christiane et Michel Marvaud soulignent dans le même livre l'admiration portée par Voltaire à Pierre le Grand dont il écrit au Ministre Chouvalov qu'il est «celui qui a tiré la Russie du néant». «J'aime les créateurs» écrit encore Voltaire. Cela signifie-t-il qu'il ait été la dupe des historiens de Petersbourg qui l'ont abondamment renseigné lorsqu'il préparait sa biographie du Tsar ? L'Histoire retiendra l'admiration mais oubliera la lucidité dont sait faire preuve le maître français de l'ironie. «Le service est ingrat dans ce pays-là, écrit Voltaire à Thiriot, les mœurs en général aussi dures que le climat, la jalousie contre les étrangers extrême, le despotisme au comble, la société nulle...» Il serait tout à fait injuste d'accuser Voltaire d'être aux ordres de la cour de Russie. Et même lorsqu'il fait l'éloge de «ce barbare animé d'une volonté créatrice et dont le règne est l'histoire d'un enfantement au forceps», il ne faut pas négliger l'habileté tactique, comme le notent C. et M. Marvaud visant à idéaliser «le Nord tolérant» pour mieux fustiger «les insuffisances françaises». Diderot lui-même à qui A. Lortholary a reproché «ses litanies à Catherine» fut-il plus sensible au mirage russe ? A moins que ce ne soit chez lui comme chez Voltaire, une manière indirecte de critiquer la monarchie française,

procédé que Custine reproche d'ailleurs à ses prédécesseurs. Si Diderot a pu être qualifié par Dulac «d'agent culturel de Catherine II», critique qui nous paraît excessive, Chappe d'Aueroche auteur à la même époque du «Voyage en Sibérie» loin de séduire la Tsarine a suscité sa colère au point qu'elle fit publier en 1770 un livre intitulé «l'Antidote» pour réagir contre le tableau effrayant dépeint par le voyageur français.

Si mirage russe il y eut au XVIII<sup>ème</sup> siècle, et l'on peut en douter, comme nous l'avons souligné, le mirage s'évanouit ensuite au fur et à mesure que les Français apprennent à connaître la Russie. 1812 constitue sur ce point une date marquante, sinon fatidique. Custine lui-même dans l'Appendice aux Lettres de Russie rend compte des témoignages de deux rescapés de la campagne de Russie «L'un est Français, écrit Custine, actuellement professeur de langue russe à Paris ; il se nomme M. Girard ; l'autre est un Italien, M. Grassini, le frère de la célèbre cantatrice». Trente ans après les faits, la relation qu'en donne Grassini a de quoi glacer d'effroi son auditeur. «Dévorés de vermines, consumés par la fièvre, par la misère, portant avec eux la contagion, ils étaient des objets d'horreur pour les villageois chez lesquels on les faisait séjourner. Ils avançaient à coups de bâton vers les lieux qui leur étaient assignés comme points de repos ; c'était encore à coups de bâton qu'on les y recevait, sans leur permettre d'approcher des personnes ni même d'entrer dans les maisons. On en a vu qui furent réduits à un tel dénûment que dans leur désespoir furieux, ils tombaient à coups de poing, de bûches, de pierres, les uns sur les autres pour s'entretuer comme dernière ressource parce que ceux qui sortaient de la mêlée mangeaient les jambes des morts !».

Girard, comme Grassini, ne s'était décidé à parler que sur l'insistance de Custine. Bien qu'il ait écrit ce qu'il voyait lorsqu'il était prisonnier en Russie, il déclare «avoir brûlé sa relation avant de repasser la frontière russe». «En me donnant mon passeport, ajoute-t-il, on m'a recommandé la discrétion». Et Grassini de conclure «Si l'on eût saisi et lu mes papiers, on m'aurait donné le knout et envoyé finir mes jours en Sibérie». Les illusions sur la Russie, si elles ont jamais existé s'estompent et elles s'évanouiront tout à fait lors de la brutale répression de l'insurrection polonaise en 1831. Si Custine n'est donc pas le premier à percevoir ce qui se cache derrière le village de Potemkine, il est le premier à avoir refusé de céder à quelque concession que ce soit. «Certes, il y a là un mystère inexplicable» écrit-il en conclusion de son livre. «Si je ne l'ai pénétré, j'ai du moins échappé à la fascination de la peur et c'est ce que (j'ai prouvé) par la sincérité de mes narrations».

Il faudra attendre la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la découverte du roman russe, de la musique russe, pour assister à un retournement de l'opinion. En 1894, le

traité d'alliance franco-russe est signé, le Tsar Nicolas II est en visite à Paris en 1896 et en 1900, l'inauguration du Pont Alexandre III symbolise la force du sentiment russophile qui anime alors les Français. Sans aucun doute l'ouvrage magistral d'Anatole Leroy-Beaulieu, *l'Empire des tsars et les Russes*, publié en 1882, a contribué pour beaucoup à la naissance de ce sentiment. Dans l'allocution qu'il prononce le 11 février 2003, à l'occasion de la visite du Président Poutine à l'Institut de France, Monsieur Jean Cluzel, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques considère le livre d'Anatole Leroy-Beaulieu comme «un élément majeur du rapprochement entre les élites intellectuelles des deux pays». «Leroy-Beaulieu, poursuit-il, en s'adressant à Vladimir Poutine, brisait les stéréotypes négatifs qui circulaient en France sur votre peuple. Ces préjugés avaient encore été renforcés par le succès du récit de voyage de Custine qui mettait l'accent sur la bureaucratie tsariste et la rudesse des mœurs... Leroy-Beaulieu, quant à lui, mettait en lumière les processus d'occidentalisation engagés depuis l'abolition du servage par Alexandre II... il jugeait possible la modernisation de la Russie». Mais lorsque Jean Cluzel cite Leroy-Beaulieu, il apparaît que celui-ci est loin d'avoir une vision naïve de la Russie. «A regarder les faits, la Russie a été plus d'une fois retournée de fond en comble, mais les lois n'atteignent pas l'âme des peuples». Leroy-Beaulieu est bien conscient des pesanteurs de l'histoire et du mythe.

Qu'en est-il aujourd'hui ? La Russie, serait-elle «banalisée» comme le dit Nikita Struve, l'une des figures reconnues de l'émigration ? «Elle n'est plus le point de mire ou de controverse des trente dernières années de la guerre froide. La Russie d'aujourd'hui est elle-même à la recherche de sa continuité historique et de son identité. L'idée russe est-elle un mythe ou une réalité ? Faut-il la reléguer au passé ? Mais alors, par quoi la remplacer ?». Georges Nivat, intitulait en 1982 un essai sur la culture russe de Gogol à nos jours. «Vers la fin du mythe russe» et Serge Leyrac se demandait dans *l'Humanité* du 7 novembre 1992 si la révolution d'Octobre 1917 n'avait été «qu'une illusion lyrique virant au cauchemar ?». Dans son article «Mythe et réalité», le même notait justement que ladite Révolution avait été «adorée ou vomie» pendant soixante-dix ans.

On peut se demander, après l'effondrement de l'Union Soviétique si la grille de lecture de la Russie que proposait Custine est encore valable. A lire les analystes de la nouvelle Russie, il est permis de penser que oui. Soljenitsyne lui-même dans son étude «La Russie sous l'avalanche» observe que «la nomenclature communiste s'est réorganisée en «nomenclature démocratique». Annie Daubenton, dans «Russie, l'Etat carnivore» s'interroge sur l'avenir de ce pays où «persiste la hantise de la citadelle assiégée». «L'Etat-propagande, se demande-t-elle, aurait-il laissé la place à un Etat surréel, un hologramme de

démocratie dont toutes les formes se détachent avec netteté mais qui s'avèrent insaisissables ?» Jacques Sapir, un économiste sérieux, observe «le renforcement du sentiment anti-occidental en Russie» et craint «le retour du refoulé».

Tous ces auteurs disent-ils la vérité ou ressassent-ils la vision custinienne ? L'Occidental serait-il incapable de percevoir «la vraie Russie» ? Dans sa préface aux Lettres de Russie, Pierre Nora estime que le livre est à la fois «partiel et partial». «Rien sur Pouchkine, sur Lermontov, la littérature en général». «Rien sur le slavophilisme». «Rien sur la profondeur du sentiment religieux, le mysticisme, la foi».

Sur ce point, j'ajouterais que Custine, est resté en deçà du mythe, il n'a pas franchi la ligne au-delà de laquelle on risque de se perdre dans le dédale et les gouffres de l'âme russe. Quoi qu'il en pense à ce sujet, le Français tient en laisse ses sentiments, alors qu'il faut leur laisser la bride sur le cou si l'on veut approcher les Russes et les connaître de l'intérieur.

Ces réserves faites, on doit admettre que Custine a bien perçu l'ambivalence russe. «Ils auront beau faire, la Moscovie tiendra toujours plus de l'Asie que de l'Europe... la Russie est placée sur la limite de deux continents... cette alliance de l'Occident et de l'Orient... est ce qui caractérise l'Empire russe». Cette ambivalence, composante essentielle du mythe explique en grande partie la fascination exercée par la Russie, tour à tour attirante et repoussante à tel point qu'elle est fréquemment, de la part des Russes eux-mêmes, l'objet d'une haine amoureuse. Et quoi qu'en dise Nikita Struve, la Russie suscite aujourd'hui encore des interrogations sur son devenir. Va-t-elle continuer à s'ouvrir à l'Europe et au monde ? Ou bien a-t-elle déjà amorcé son repli sur ses immenses terres et sur son rêve impérial ? Quelque chose est dit par le mythe qui ne peut être dit par l'histoire. La question russe reste une «brennende Frage» une question brûlante, ou mieux encore «bolnoï vopros» une question malade, voire morbide, si l'on traduit littéralement l'adjectif russe. Astolphe de Custine fut le premier à mettre le doigt sur la plaie. Et il l'a fait dans une langue admirable. Nul mieux que lui n'a su nous rendre sensibles à «l'ombre d'un peuple à genoux devant des dieux invisibles». L'une des dernières lettres reçues par Custine avant sa mort était signée Charles Baudelaire. «Vous êtes neuf dans une littérature vieille» écrivait à Astolphe de Custine le poète des Fleurs du Mal.



## Discussion

Le Président François Le Tacon remercie vivement l'orateur pour cette brillante communication.

Monsieur Perrin rappelle que des constatations voisines de celles faites par Custine se retrouvent dans des œuvres d'auteurs russes contemporains comme Kravtchenko ou Volkov et souligne la dualité du tempérament russe, à la fois européen et oriental.

Monsieur Laxenaire se demande si cette attraction-répulsion pour un régime autocratique n'est pas à mettre en relation avec l'histoire de l'auteur dont le père et le grand père ont été guillotines sous La Terreur.